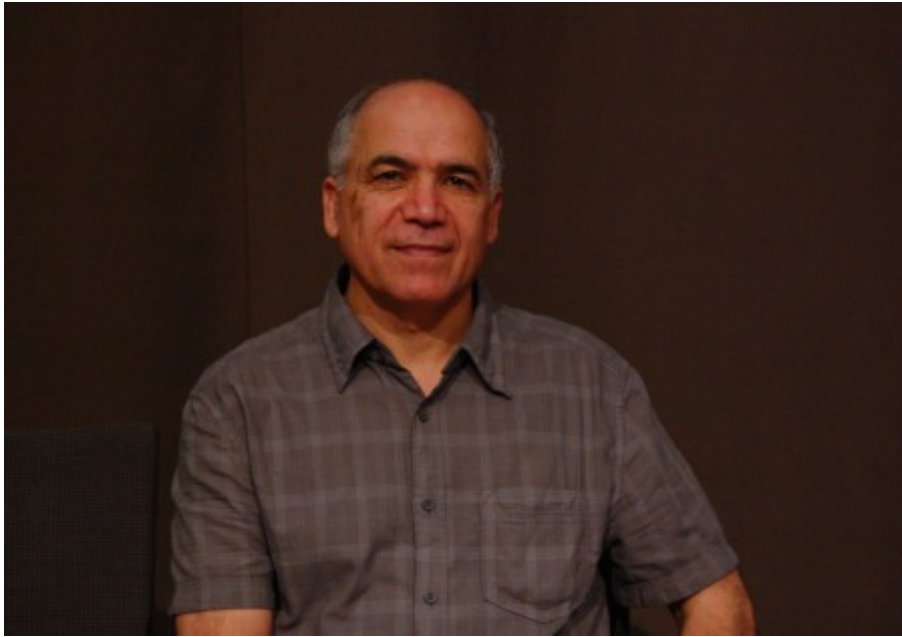


Entretien avec Asqar Karimi



Publié initialement sur <https://bataillesocialiste.wordpress.com>

Asqar Karimi est président du bureau politique du Parti communiste-ouvrier d'Iran. Dans cette interview en plusieurs parties, il nous raconte son combat politique contre le régime du Chah d'Iran, puis de l'Ayatollah Khomeiny et son engagement dans la guérilla de Komala.

1) « On se considérait comme des Fedayin, mais on ne connaissait même pas leurs buts. »

La première chose que j'aimerais savoir, c'est où tu es né ?

Dans une petite ville au sud de l'Iran, Abarkû, entre Yazd, Ispahan et Chiraz, en 1952. J'ai habité là jusqu'à mes 15 ans. Ensuite, je suis allé étudier à Arvhâz, au Khuzestan, pendant un an, puis j'ai déménagé pour Chiraz, un an aussi, enfin la dernière année de lycée, j'étais à Ispahan, pour deux semaines. Mais c'était très cher, alors je suis allé à Abâdeh, une ville près de la mienne. Quand j'ai fini le lycée, je suis partie à l'université technique. J'ai étudié quatre ans jusqu'à mon arrestation et condamné à huit ans de prison, en 1975. Mais pendant la révolution, j'ai été libéré en février 1979. Je n'ai jamais terminé mes études.

Pourquoi est-ce que tu as été arrêté ?

Parce que j'avais participé à des manifestations à l'université et aussi, parce que j'étais en lien avec l'organisation des Fedayin [organisation d'extrême-gauche pratiquant la guérilla urbaine], j'avais lu quelques livres, j'en avais fait circuler, voilà...

Tu en étais sympathisant, pas membre ?

Tu sais, être membre de ce parti, c'était comme un tabou. Tu devais être prêt à être tué, à lutter 24 heures sur 24. Dans cette organisation populiste, être membre, c'était quelque chose qui pouvait n'être atteint que par très peu de gens, très spéciaux. Tu devais y entrer pas à pas, en dix ans peut-être, si tu vivais assez longtemps, car l'espérance de vie des partisans Fedayin était d'un an ou deux, parfois moins, donc 99% des gens ne pouvaient pas être membres (rire). Donc, j'étais un

sympathisant. Mais au moment où j'ai été arrêté, je ne croyais plus à cette forme de lutte. J'étais encore en relation, je leur ai dit que je ne voulais plus continuer. Mais j'ai été arrêté.

Comment tu as commencé à t'intéresser à la politique ?

A vrai dire, comme je venais d'une famille pauvre, j'avais besoin de quelque chose. Je n'aimais pas l'inégalité, j'en souffrais beaucoup, de l'inégalité entre les gens. Je me souviens, quand j'avais 5 ou 6 ans, je voyais les différences entre les riches et les pauvres. Dans cette petite ville, il n'y avait pas de millionnaires, mais quand même des différences entre les gens, les ouvriers et les employés. Je n'aimais pas les employés, je n'avais pas de bonnes relations avec eux, même si certains étaient membres de ma famille. Je n'avais pas envie de leur parler. Donc, tout était prêt pour moi, mais je ne trouvais personne avec qui parler politique. Quand je suis allé à l'université, l'atmosphère était très active. Au bout de quelques mois, j'ai commencé à lire des livres, j'ai perdu la foi, j'étais musulman, ça a changé ma vie, cette première année d'université.

Quel était le métier de tes parents ?

A ce moment là, mon père était au chômage. C'était un petit commerçant, mais à ce moment là, à cause de la crise ou pour des raisons personnelles, il avait tout perdu. Ma mère était couturière, et mes sœurs également. Elles travaillaient à la maison pour presque rien. Je me souviens que quand j'avais 14, 15 ans, mon père travaillait dans le magasin de mon oncle, comme salarié.

Donc, ils t'ont arrêté. Comment ça s'est passé ?

Ils m'ont arrêtés dans le bus. J'avais appris que mes amis, dans ma ville natale, avaient été arrêtés et je ne savais pas s'ils avaient parlé sur moi. Alors, je me suis décidé à aller dans une ville proche, à Yazd. Ma sœur habitait là-bas. Comme ça, je pourrais avoir des nouvelles de mes amis. Mais trente minutes après être sorti de Téhéran, le bus s'est arrêté d'un seul coup. Il y avait des hommes avec des mitraillettes. Le chauffeur est descendu. J'étais à l'arrière du bus. Je me demandais qui est-ce qu'ils allaient arrêter. Je croyais pas que c'était moi. En quelques secondes, deux gars ont pris mes mains. Je ne sais pas s'ils étaient dans le bus ou s'ils sont montés par l'arrière, j'en sais rien. Mais ils ont dit aux gens que je n'avais pas de ticket ! Avec une mitraillette ! (*rire*)

Quand ils m'ont arrêtés, ils ont fait une erreur. Ils m'ont demandé où était mon sac. Mais avant que j'ai pu répondre, j'ai vu l'un d'entre eux prendre mon sac. Ça m'a aidé à comprendre ce qui se passait. S'ils savaient où était mon sac, c'est qu'ils me suivaient. Alors, je me suis souvenu que la veille, j'avais vu quelqu'un qui me suivait, je me suis douté que c'était quelqu'un de la *Savak* [police politique du shah]. J'ai rencontré un ami et il m'a dit, moi aussi parfois je vois quelqu'un me suivre, c'est peut être juste un hasard.

Et puis, je me suis souvenu d'autre chose. J'habitais une petite chambre dans une maison. Le propriétaire était un militaire. Un type est venu, il disait qu'il venait réparer l'antenne télé. C'était bizarre, mais je me suis dit, ils ont peut-être vraiment un problème avec la télé. Et puis, la dernière semaine, un autre type était venu dans la chambre, il a commencé à me parler de la situation, pas vraiment de politique mais comme un mécontent, un ouvrier d'usine mécontent.

Alors, quand j'ai été arrêté, ils m'ont interrogé, au moins pendant deux semaines. Ils ont commencé à me torturer, mais ils avaient déjà tout. Je crois que cette nuit là, ils ont arrêté soixante personnes de l'université et ils les ont tous interrogés. Je ne sais pas d'où venait l'information originale, si c'était moi, si c'était mon ami... je ne crois pas, je pense qu'ils avaient plusieurs sources

d'information. Je me souviens de quelqu'un avec qui j'étais en relation. Quand j'étais en prison, j'ai compris qu'il avait été arrêté plusieurs fois et qu'il bossait pour eux. Une autre source venait de ma ville natale. Ils avaient arrêté des gens de plusieurs universités, et puis cinq ou six personnes de ma ville natale.

Ils ont commencé à nous torturer, les soixante qu'ils avaient arrêtés, mais ils savaient déjà ce qu'ils voulaient savoir. Alors, je ne disais rien jusqu'à ce qu'ils lâchent quelque chose, et là, je confirmais, bien sûr. Ils se sont mis à cinq ou six pour nous torturer, et puis, vers cinq heures du matin, ils nous ont envoyé à l'hôpital.

Quelle sorte de torture ils employaient ?

Euh... le fouet. C'est le truc le plus simple, le plus primitif, mais c'est efficace. Et puis les coups dans la figure, aussi, jusqu'à ce que... Oui, je suis resté cinq jours à l'hôpital, c'était vraiment bien (*rire*), j'aurais voulu ne jamais retourner en prison.. J'ai été cinq mois seul dans une cellule de deux mètres sur trois, avec des toilettes très sales, avec des draps pleins de sang. Ils torturaient tous les prisonniers, à Téhéran.

Mais bon, après cinq mois, je suis passé de la cellule individuelle à la cellule commune. Il y avait quatre bâtiments, plus un séparé pour les femmes. Chacun avait deux étages de cinq ou six salles, avec entre cent et cent-cinquante prisonniers par étage. Tous des politiques.

Comment étaient les contacts avec eux ?

C'était un peu difficile d'avoir des contacts avec les autres étages, mais ceux du même étage, on allait dans la cour tous les jours ensemble. Une heure le matin, une heure l'après-midi. On jouait au foot, au handball, on bavardait ensemble. Au début, on discutait de questions politiques, qu'est-ce qui nous était arrivés, qui bossait sûrement pour la Savak dans la prison. Le moral était bon, l'ambiance était très bonne, et puis on a commencé à mener une vie normale : manger, jouer, bavarder, bien dormir... (*rire*). On était 25 par chambre de six mètres sur six. la cour faisait peut être quinze ou vingt mètres, donc on pouvait courir.

Aviez-vous des livres, de la lecture, en prison ?

Non. Quelquefois, ils nous donnaient des journaux. Mais quand Carter est arrivé au pouvoir aux USA, ça a commencé à changer. Il mettait la pression sur le gouvernement du Shah. Il y a eu un début d'ouverture. Par exemple, ils nous ont donné des oreillers et des draps. Ils avaient peint les vitres, pour qu'on ne puisse pas voir les autres prisonniers quand ils étaient dans la cour. On a nettoyé ça, donc on pouvait contacter les autres étages. Et ensuite, on a pu avoir accès 24 heures sur 24 à la cour.

Est-ce qu'il y avait une organisation formelle parmi les prisonniers, par exemple pour la formation ?

On discutait de nombreux trucs, la société, le capitalisme, mais on avait pas lu grand chose, parce que les livres étaient interdits. On se considérait comme des Fedayin, mais on ne connaissait même pas leurs buts. Les Fedayin n'avaient pas de programme. Ils disaient juste que ce gouvernement devrait changer, que c'était les esclaves de l'impérialisme, qu'ils voulaient nationaliser l'industrie et les banques. C'était l'aile gauche du nationalisme en Iran. C'était des types bien, dévoués, honnêtes,

révolutionnaires, mais on ne savait même pas très bien si on voulait une société socialiste ou simplement démocratique.

Même les membres des Fedayin, après des années, n'en savaient rien, on ne leur en avait rien dit. Ils savaient comment mener des actions militaires contre le gouvernement, comment se cacher,... Ils parlaient de l'impérialisme, et ils disaient qu'il n'y avait pas de liberté dans ce pays, qu'il fallait des partisans, comme en Amérique latine. Ils lisaient le livre de Marighela [théoricien brésilien de la guérilla urbaine]. C'était leur Coran.

Je me souviens de brochures de Masoud Ahmazadeh, le leader de Pooyan [l'une des deux organisations qui ont fusionné pour former les Fedayin]. Mais on avait pas lu grand chose jusqu'à l'arrivée de Carter au pouvoir, où on a pu commencer à avoir des livres, des romans, quelques livres politiques sur d'autres pays, des traductions...

Y avait-il l'influence du maoïsme, du guévarisme ?

Plutôt du maoïsme, mais ils n'étaient pas très nombreux. Il y en avait qui étaient proches du *Tudeh* [parti pro-soviétique], certains qui pendaient qu'on devait passer à la lutte armée, d'autres qu'on devait bosser parmi les ouvriers de l'automobile. Mais le courant dominant, c'était les *Fedayin*.

Alors, quand la révolution a commencé, tu l'as appris en prison ?

On en a entendu parler parce qu'on avait plus de contacts avec nos familles. Les gens nous expliquaient ce qui se passait dehors, mais on n'avait pas une idée précise des choses très importantes qui se déroulait. Par exemple, quelque mois avant qu'ils nous relâchent, on a fait trois jours de grève de la faim. Je crois que c'était pour protester contre des exécutions à l'extérieur. La savak ne pouvait pas faire grand chose. Ils avaient peur des prisonniers. Ils nous ont dit : « d'accord, vous pourrez voir vos familles plus souvent, mais arrêtez votre grève ». Mais on ne les a pas écoutés, on leur disait que c'était contre les exécutions à Téhéran. Ils nous ont relâchés deux ou trois mois après, la veille de l'anniversaire du Shah. Mais moi et d'autres, on n'est pas sortis le premier jour, parce que nos amis étaient encore là, alors ils ont fini par nous dire : « le dernier bus part pour la ville, s'il vous plaît, prenez-le et partez ! »

2) « on n'a pas fait la révolution pour retourner en arrière »

Qu'est-ce que tu as fait quand tu as été libre ?

Pour moi et pour la plupart des autres, on n'avait pas vraiment une idée claire sur... comment lutter. On voulait continuer le combat, mais on ne savait pas comment, on n'avait aucun programme. Il y avait des millions de gens dans les manifestations, dans les grèves. Je ne croyais plus aux Fedayin. Ces manifestations montraient qu'ils n'avaient rien à proposer au peuple. Plein de gens venaient me voir, me demander de faire des discours, dans ma ville ou celles d'à côté, mais de quoi est-ce que je pouvais leur parler ? De la torture ? Ça ne veut rien dire. De quoi alors ? Nationaliser l'industrie (rire) ? Ou bien parler des actions militaires ? les gens, dans leurs slogans disaient que l'action militaire était la seule voie contre le gouvernement du Shah. Mais ils ne disaient rien de la séparation de la religion et de l'État, de la liberté d'expression, de l'égalité entre hommes et femmes, du droit de grève et d'organisation pour les travailleurs, des augmentations de salaires... On ne savait rien, on était coupés de la société. C'était un moment difficile. On avait la liberté parce que c'était la révolution, mais, si on avait été plus clairs, si on avait eu un programme comme maintenant, alors

peut-être... La gauche était très forte, chez les ouvriers, dans les universités, et les forces religieuses n'étaient pas aussi fortes. On aurait pu prendre le pouvoir.

Est-ce que tu te souviens de souviens du moment où tu as vu les religieux passer au premier plan ? Comment ils sont venus ?

Dès les premiers mois, Khomeiny et un autre islamiste sont devenus de plus en plus forts. La BBC farsi [chaîne de radio britannique, qui émet en persan] parlait tous les jours de Khomeiny, de ses objectifs, le présentait comme le leader de la révolution. A la conférence de la Guadeloupe [janvier 1979], la France, l'Allemagne, les USA, l'Angleterre, ont décidé de soutenir les islamistes, tout particulièrement Khomeiny. La BBC a commencé à les soutenir tous les jours, à lire leurs appels quand Khomeiny appelait à une manifestation,... Les gens avaient raison de l'appeler l'Ayatollah BBC. Les puissances européennes avaient dit à Khomeiny et ses partisans de prendre le pouvoir, parce qu'ils avaient compris qu'ils ne pouvaient pas conserver le régime du Shah. Ils devaient soutenir un autre mouvement, un autre courant, parce qu'ils ne voulaient pas que la gauche prenne le pouvoir, et qu'ils savaient que les ouvriers du pétrole, les autres usines, les universités, étaient à gauche. Les organisations de gauche n'étaient pas très fortes, elles n'avaient pas de programme, mais l'atmosphère était à gauche. La révolution s'est poursuivie jusqu'en 1981.

Trois mois avant la révolution, les ouvriers du pétrole sont entrés en grève le 20 du mois de Bahman, le onzième du calendrier persan [janvier-février], dans le sud de l'Iran, à Abadan, à Ahvâz et dans d'autres villes. Ils demandaient la libération des prisonniers politiques, la fin de l'état de siège, qui avait été mis en place dans onze villes, et puis qu'on arrête d'envoyer du pétrole en Afrique du Sud [en raison de l'apartheid], ils demandaient aussi la liberté d'expression, et ainsi de suite. Ils sont très vite devenus les leaders de la révolution. Les gens chantaient : « Nos ouvriers du pétrole ne feront pas de compromis ». C'était le principal slogan en Iran. Je me souviens que, quelques jours avant la chute du Shah, Rasfandjani et Bazargan, le premier ministre, sont venus avec l'hélicoptère royal au Khuzistan, pour demander aux ouvriers d'arrêter leur grève. Tout le monde ne parlait que de la grève, mais ça n'était pas islamique.

L'atmosphère à l'université n'était pas islamique. Je me souviens qu'en 1980, deux ans après le renversement du régime, il y a eu des élections à l'université. Les islamistes ont eu moins de 10% des votes. C'est pour ça que le gouvernement a lancé la révolution culturelle dans les facs. Ils ont tué 77 étudiants, ils en ont mis quatre ou cinq cent en prison, ils en ont arrêté plus de mille dans plusieurs villes universitaires, ils ont renvoyés les étudiants pour deux ans. 60% des étudiants n'ont pas pu retourner à la fac, plus de 50% des profs n'ont pas pu reprendre leur boulot. C'est ça, leur révolution culturelle.

Le 8 mars, trois semaines après la chute du gouvernement, il y avait 50 000 personnes qui manifestaient à Téhéran. Mais c'était difficile, par ce que les islamistes avaient pris le pouvoir. C'était un chantage exercé sur les gens, par la télé, par la radio, le Hezbollah [parti de dieu] attaquait les gens. mais les 50 000 personnes chantaient « on n'a pas fait la révolution pour retourner en arrière, on veut plus de liberté pour les femmes ». Le 1er mai, c'était plusieurs mois après la chute du régime, c'était 500 000 personnes rien qu'à Téhéran, la manifestation faisait deux kilomètres de long, les gens réclamaient pour la liberté, pour leur revendications. Les ouvriers commençaient à former des conseils, à Gilan par exemple, à Téhéran et alentours. Au Kurdistan, le gouvernement n'avait plus aucune prise sur les gens. A Sahran, les paysans et les pauvres s'organisaient eux-mêmes pour

leurs revendications. Il n'y avait pas une ville où le courant religieux était fort chez les gens, par rapport à la gauche, aux ouvriers. Au Kurdistan, c'était les gauchistes et les nationalistes, pas les islamistes. Donc, la gauche était puissante dans la population, mais les islamistes ont pris le pouvoir avec l'aide des pays européens, des USA et de la BBC.

Et toi, qu'est-ce que tu faisais à ce moment là ? Tu es retourné dans ta ville natale ?

La première chose que j'ai fait, c'est que je suis retourné dans ma ville, avec quatre ou cinq copains. Environ 2000 personnes sont venu pour nous accueillir, à quelques kilomètres en dehors de la ville. Ils avaient des fleurs et, selon la tradition, très réactionnaire, ils ont sacrifiés des vaches en notre honneur (*rire*), comme quand quelqu'un atteint ses 18 ans. Les gens avaient encore peur de manifester le jour. Ils avaient commencé à faire des manifs la nuit, mais il y avait une base militaire là-bas et on devait passer devant, dans la rue. Les gens nous ont dit : « Vous devez être en première ligne, on chantera et on vous suivra ». On a dit d'accord (*rire*), donc on a marché vers le centre ville et j'ai fait un petit discours. On n'avait pas l'habitude de parler, bien sûr. Je me souviens que j'ai dit : « Vive les ouvriers », et pas « Vive Khomeiny ». Je me souviens, il y avait des milliers de gens, j'ai fait un discours de trois minutes, et des islamistes sont arrivés. Ils criaient « ce sont des communistes ! ».

Il y avait des milliers de gens. Même le chef de la savak était là. C'était mon prof, autrefois, et il devait montrer qu'il n'était plus avec eux. S'il n'était pas venu me voir, il aurait des problèmes avec les gens. Les gens me disaient qu'à la mosquée, les mullahs parlaient contre nous, dès le premier jour de notre retour.

Je suis resté seulement trois semaines, j'ai vu ma famille, mes amis. ils avaient peur. C'était une petite ville, on ne pouvait rien y faire, alors, on est partis à Chiraz, puis à Téhéran. Tout le monde me connaissait dans ma ville natale, ma famille et moi on avait été dans le même lycée, on passait l'été ensemble à bavarder avec les autres lycéens, j'étais actif dans les compétitions sportives. Beaucoup de gens me connaissait, moi et ma famille. Si j'avais un programme, si j'avais eu de l'expérience... mais je n'avais pas tout ça. Aucun d'entre nous, on ne savait pas comment organiser les gens, on ne connaissait rien aux revendications ouvrière... la gauche manquait d'expérience et on a perdu. Ils ont pu nous vaincre.

Dès que le gouvernement a pris le pouvoir, dès le premier jour, ils ont récupéré les armes que les gens avaient pris dans les casernes du Shah, ils ont commencé à opprimer les travailleurs, les femmes... Surtout les femmes. Ils les ont voilées. Jusqu'en 1980, jusque la révolution culturelle, dans chaque université, les organisations de gauche avaient leurs salles, leurs locaux. Même les Fedayin, qui n'étaient pas un mouvement social, des milliers de gens venaient à leurs manifestations, à leurs meetings, par exemple. Les *mujahidins du peuple* [gauche religieuse, à l'époque], des centaines de milliers de gens les écoutaient. Il y avait la liberté, les gens voulaient voir ce que les organisations, leurs leaders, avaient à dire. Mais ces leaders n'avaient rien à dire, en réalité.

Tu as été à ce genre de meeting, toi aussi ?

J'ai participé à des meetings. La plupart des militants, à ce moment là, se demandaient ce qu'il fallait faire. Il y avait les articles de l'Union des combattants communistes, Mansoor Hekmat et Hamid Taqvaee qui critiquaient le populisme, c'était quelque chose de nouveau pour moi.

Tu te souviens de comment tu les a trouvé ? De la première fois que tu les as lu ? Comment ça s'est passé ?

Oui, la première fois, c'était en 79, je crois. C'était les articles de Mansoor Hekmat sur la bourgeoisie en Iran. Il disait qu'il n'y avait pas de bourgeoisie nationale, qu'il y a la bourgeoisie dans le monde entier et qu'on a besoin d'aucune forme de bourgeoisie, qu'on a besoin du socialisme, de renverser le capitalisme, et tout ça... J'ai lu ce livre, j'étais d'accord, mais ça ne répondait pas à mes questions, à ce moment là. Quelques mois plus tard, au printemps 1980, je l'ai relu et cette fois, ça y répondait, parce que j'étais allé au Kurdistan. Komala était très, très populiste et très empirique. Ça me plaisait. Leur empirisme, c'était une façon de mener les luttes populaires. Les communistes ne peuvent pas juste s'asseoir et lire leur programme. Ça, on l'a compris après. Alors, quand j'ai été au Kurdistan, je me suis dit que ça n'était pas la solution, qu'il fallait trouver une autre voie.

3) « non seulement la torture était plus dure, mais surtout, il y avait les exécutions »

Pourquoi est-ce que tu as été au Kurdistan ? Comment tu t'es décidé à aller là-bas ?

Tous les gauchistes, vraiment tous, aimaient le Kurdistan parce qu'il y avait un mouvement de masse très puissant, le gouvernement n'avait aucun contrôle là-bas, et on aurait voulu que partout, ce soit comme au Kurdistan. La théorie de Komala était très présente, c'était l'organisation la plus populaire là-bas en ce temps-là. Les autres organisations, les Feyadin, *Peykar* [scission marxiste-léniniste des Mujahidins du peuple], étaient fortes, mais elles ne représentaient pas un mouvement social comme Komala.

La pratique de Komala était bien meilleure que sa théorie, à vrai-dire. Ils étaient très maoïstes, bien pire que les Feyadin même, mais leur pratique était vraiment contre le gouvernement. Ils ne voulaient aucun compromis, ils pouvaient organiser des milliers de personnes contre lui. Alors, on était comme des touristes, des milliers de touristes politiques qui allaient au Kurdistan pour voir ça.

Tu te souviens quand tu as décidé d'y aller ? Et comment tu y es allé ?

J'avais écrit un truc sur Komala. J'avais quelques amis qui venaient de cités Kurdes et en prison, je connaissais quelques membres de Komala. On a été quelques années en prison ensemble, alors on en discutait. J'avais entendu le nom de Komala, mais ce n'était pas très connu, c'était une petite organisation clandestine à ce moment là.

Donc, tu es parti au Kurdistan...

J'ai été au Kurdistan, au nord comme au sud. On a discuté avec mes amis et je me souviens que pendant quelques jours, je me suis dit que c'était la bonne voie. Mais je savais qu'il y avait un truc qui clochait. C'est à ce moment là que j'ai vraiment compris que l'empirisme n'est pas la solution, que ça ne montre pas le chemin. Alors, je me suis dit qu'il fallait relire les livres de Mansoor Hekmat et de l'Union des combattants communistes. J'ai commencé à critiquer l'empirisme. Quand je suis rentré en ville, j'ai pris tous les livres, je les ai relu en deux jours, et ensuite, je les ai rejoint. C'était au printemps 1980.

A ce moment-là, Komala et le groupe de Mansoor Hekmat étaient déjà en contact ?

J'étais en contact avec eux. Il y avait des militants à Téhéran, dans les facs, en ville. J'ai été à un stand, avec des journaux, des brochures, des tracts. C'est le moment où j'ai commencé à les comprendre. Il y avait plein de gens qui lisaient Marx, de différente manière, donc on absorbait ce

dont on avait besoin, quand on en avait besoin. A ce moment là, je crois que ces articles répondaient à bon nombre de mes questions, je les ai rejoint. Après quelques semaines, on m'a présenté Gholam Keshavarz, qui a été assassiné plus tard par le gouvernement à Chypre [en août 1989]. On a commencé à bosser, à étudier le *Capital*, avec d'autres personnes.

Je pensais vraiment que Komala devrait rencontrer *Mobarezan* [Ettihad-e Mobarezan-e Kommonist, c'est-à-dire l'Union des combattants communistes], que Komala suivait ma voie (*rire*). Je n'avais aucune influence sur Komala, mais je savais que leur expérience et la mienne était la même. Toute organisation, tout personne révolutionnaire allait devoir faire sa propre critique et prendre en considération le marxisme révolutionnaire, les articles de Mansoor Hekmat et de *Mobarezan*. Je me souviens qu'ils n'ils croyaient pas ou qu'ils n'y pensaient pas. Sans doute qu'ils ne connaissaient pas vraiment Komala, donc, c'était intéressant pour eux, alors ils m'ont demandé de leur écrire quelque chose là-dessus. J'ai écrit 3 ou 4 pages sur ce que c'était. Mais j'étais de nouveau en prison quand ils se sont rencontrés.

J'ai été arrêté au début de l'été 1981, quand ils ont commencé à exécuter des gens tous les jours.

Pourquoi as tu été arrêté ?

Par accident ! Ils m'ont pris par ce que j'étais en mobylette avec un copain. Deux personnes sur une mobylette, c'était le symbole des Mujahedin, parce qu'ils avaient des équipes de deux personnes sur une mobylette (*rire*) pour les actions militaires. Les Mujahedin avaient tué Rajai, le premier ministre, et Bahonar, in autre leader du gouvernement [30 août 1981], donc dans les jours qui ont suivi, ils ont commencé à arrêter les gens en mobylette, des milliers de gens, et j'en faisais partie. Mais ils ne m'ont pas identifié, ils savaient juste que j'étais été en prison sous le Chah. je n'ai révélé aucune de mes activités, donc ils m'ont relâché au bout de onze mois. C'était le pire moment pour aller en prison, parce qu'à chaque seconde, je m'attendais à être exécuté. Tout était faux sur moi, mon adresse, mon boulot, tout...

Même ton nom ?

Non, mon vrai nom. Je leur ai dit mon vrai nom. Je me suis dit qu'ils me connaissaient peut-être, donc j'ai donné mon vrai nom, mais je ne pouvais pas donner l'adresse. Ils n'ont rien trouvé, donc après un an, ils m'ont relâché. C'est à ce moment que j'ai appris que Komala et l'Union des militants communistes avaient établi un programme commun. J'ai vraiment très content. Avant mon arrestation, je voulais retourner au Kurdistan, parce que la situation était de pire en pire pour moi. A Téhéran, beaucoup de gens me connaissaient, c'était dur, et personnellement, j'en avais envie. Donc, quand j'ai été libéré, j'ai contacté l'Union des combattants communistes, je leur ai dit que j'allais au Kurdistan. Ils m'ont dit, d'accord, c'est mieux d'y aller. Je suis parti au bout de quelques semaines.

Les conditions de vie en prison étaient plus difficiles la deuxième fois que tu y est allé ? Très différentes ?

Oui, parce qu'ils exécutaient beaucoup de gens. Sous le chah, les exécutions étaient rares. pendant les sept dernières années, au moments des actions militaires, ils ont peut-être exécuté cent ou deux-cents personnes. Des Fedayin, des Mujahidin. Mais ce gouvernement là en tuait deux ou trois cents par jour, donc c'était bien pire, je crois.

La torture, tu sais que ça va se terminer, ou que tu va parler. Ils savent qu'en moyenne, après la torture, les gens donnent 50% des informations, peut-être moins. Mais au bout d'un moment, ils

s'arrêtent, plus tôt, plus tard selon les personnes, mais ils s'arrêtent. Mais là, non seulement la torture était plus dure, mais surtout, il y avait les exécutions. Plusieurs milliers, plusieurs dizaines de milliers de personnes pendant plusieurs années.

Tu te souviens de gens qui ont été exécutés ?

On pouvait les compter chaque matin, le dernier coup de feu, un, deux, trois, quatre... On les entendait. Les dix premiers mois après mon arrestation, ils les emmenaient dans un autre lieu pour leur exécution. Mais les quarante derniers jours, je me suis retrouvé dans la même prison où j'étais sous le Chah. On était 57 dans une petite pièce de six mètres sur six. On y tenait à 25 au temps du Chah, mais là, 57. Les prisonniers m'ont dit que la semaine d'avant, ils étaient 120. Cent-vingt dans 36 mètres carrés. Ils ne pouvaient pas tous dormir en même temps, donc certains restaient debout ou assis pendant des heures, ils relayaient contre les murs et ils regardaient la télé. C'était une télé en circuit fermé, juste pour les prisonniers. Il y passait plein d'ayatollahs. Donc, j'ai eu de la chance, on était que 57 dans la pièce.

Ils ne m'ont rien demandé. Peut-être qu'ils m'avaient envoyé là-bas pour voir si d'autres prisonniers allaient me reconnaître, certains d'entre eux bossaient pour le gouvernement. Au bout de six semaines, ils m'ont relâchés. J'étais content malgré tout ! mais je ne pouvais pas aller dans ma ville natale, c'était trop dangereux, alors je suis retourné à Yazd pour voir ma sœur et ma famille. Tout le monde est venu là-bas, et ensuite, je suis parti pour le Kurdistan.

C'est la dernière fois que tu as vu ta famille ?

Oui. C'était en 1982, il y a 29 ans, c'était la dernière fois...

C'était dangereux d'aller au Kurdistan. mais j'avais des amis là-bas, à Sanandaj, dans le sud. On est parti ensemble. je suis allé chez eux, en attendant de trouver un moyen d'entrer dans la zone libérée [secteur sous contrôle de Komala]. Un matin, j'ai compris que notre maison était perquisitionnée. Ils sont venus, ils ont trouvé quelques bouquins. Mais ils ne venaient pas pour arrêter, seulement pour faire peur, pour instaurer un climat de terreur. Ce n'était pas seulement notre maison, c'était tout le secteur qui était contrôlé. Ils avaient commencé à minuit, et ils sont arrivés chez nous à six ou sept, avec des armes, vers huit heures du matin. Ils ont pris les livres et ils sont partis. Le lendemain, on est partis vers la zone libérée et on a rejoint les partisans *peshmergas* [guérilleros, en kurde]. C'était l'un des plus beaux jours de ma vie.

Tu te souviens de ta première impression quand tu es arrivé dans la zone contrôlée par Komala ?

Je me suis mis à respirer. C'était physique. J'étais libéré, je n'avais plus peur d'être arrêté. On venait de se faire contrôler, mes amis et moi, les forces gouvernementales semaient la terreur. ici tout était différent.

Quelle force avait Komala, à ce moment là ?

Pendant deux ans, Komala avait le contrôle sur les cités, partout, du nord au sud. Mahabad, Bukkan, Saqqez, Sanandaj, Qorveh, Marivan... Mais au nord, les nationalistes du KDPI [parti démocratique du Kurdistan iranien], avaient plus d'influence, tandis qu'au sud, c'était Komala. Dans certains coins, c'était les deux.

Quand tu dis qu'ils contrôlaient les villes, tu veux dire qu'il n'y avait pas d'armée gouvernementale, pas de police et tout ça ? Ou c'était un contrôle plus informel ? Est-ce qu'ils contrôlaient les villes complètement ?

Ils contrôlaient les villes, ils y avaient des forces, des écoles, des locaux, et ainsi de suite. Dans certaines villes, ils n'avaient qu'un contrôle partiel et dans d'autres, il y avait à la fois les forces gouvernementales et les peshmergas. La télé et la radio étaient sous le contrôle du gouvernement. Je crois que Komala ou le KDP l'ont contrôlé quelques jours, je ne me souviens plus très bien. Mais le gouvernement avait de grosses bases militaires dans ou autour des villes. Ils n'ont jamais quitté le Kurdistan, mais ils ont lancé deux offensives.

La première fois, c'était cinq semaines après la chute du Chah. C'était Newroz, le jour de l'an dans le calendrier iranien. Ils ont attaqué Sanandaj, ils ont été battus et ils sont repartis. La deuxième fois, c'était l'été après la révolution culturelle dans les universités, ils ont lancé une grande offensive après l'attaque de Khomeiny contre le Kurdistan. Bani Sadr, le premier ministre à ce moment-là, avait fait un discours très fameux. Il disait : « Je n'enlèverais pas mes chaussures tant que je n'en aurais pas fini avec le mouvement au Kurdistan ». Donc, ils ont lancé cette grande offensive à l'été 1980, un an et demi après la chute du gouvernement.

Ils ont commencé à éliminer les conseils ouvriers à Téhéran et dans le sud de l'Iran, ils se sont attaqués aux étudiants et ils ont attaqué le Kurdistan. Il y avait plein d'endroits où ils n'avaient pas le contrôle, la révolution continuait, le nombre de grèves augmentait chaque jour. En 1979, durant les six premiers mois de l'année, selon le calendrier iranien, il y en a eu deux cent. Le gouvernement n'avait pas tout les pouvoirs, ils ne pouvaient pas exécuter tant de gens que ça, donc ils avaient besoin de faire quelque-chose. C'est au mois de *Khorbad*, le 10 Khorbad 1360, c'est-à-dire dans les derniers jours du printemps 1981, qu'ils ont commencé à éliminer, à exécuter. C'était les dernières semaines de la révolution, deux ans et demi après la chute du gouvernement.

Après ça, il n'y avait plus que la lutte au Kurdistan ?

Au Kurdistan, la situation était très différente. Le gouvernement n'avait pas d'influence, un peu comme les soldats américains au Vietnam par exemple. C'était quelque-chose comme ça. Il y avait quelques groupes islamistes, mais avec l'arrivée des Mullahs, ils ont été mis en échec. Au sud, il y avait aussi une organisation influencée par le baasisme [nationalisme, au pouvoir en Irak en Syrie], mais Komala les a attaqués, leur a pris leurs armes et c'était terminé. Donc, il n'y avait plus que deux grandes organisations au Kurdistan.

Et sheik Ezzedine ?

Tu veux parler de sheik Ezzedine Hossein ? Il était contre le gouvernement ce moment-là. C'était un mullah islamique, mais à ce moment là il était sous l'influence de Komala et il était très connu au nord du Kurdistan, dans la zone du KDP. Donc, Komala exerçait son influence comme ça. Il était plus proche de Komala que du KDPI. Je l'avais rencontré, quand j'avais été au Kurdistan, avant d'être arrêté. J'étais à Mahabad, comme touriste politique, et ils venaient voir sheik Ezzedine Hossein aussi. C'était un vieil homme, tout le monde l'aimait bien parce qu'il était contre le gouvernement. Il soutenait le mouvement, le peuple, Komala, à ce moment là. Plus maintenant. Je crois qu'il vit toujours, il doit avoir 75, 80 ans...

Donc, comment ça a commencé pour toi là-bas ?

C'était pendant l'été 1982, six ou huit semaines après avoir été libéré de prison pour la deuxième fois, que je suis allé dans la zone libérée du Kurdistan. Tout était différent. Je me sentais vraiment libre. Les premiers jours, une dizaine de partisans de Komala avait tendu une embuscade aux forces du régime. Ils avaient fait des prisonniers, je ne me rappelle plus bien combien. C'était un ou deux jours avant. Ils prenaient vraiment soin d'eux et au bout de quelques jours, ils les ont libérés. Ca avait beaucoup d'effet sur eux. Au bout de quelques mois, le régime a du arrêter les soldats, les envoyer en prison, parce qu'ils savaient qu'après deux jours avec Komala, ils connaissaient les idées de Komala, la situation, ils savaient que c'était des gens qui se battaient pour la liberté, pour le peuple, pas pour la tyrannie. Le gouvernement n'avait pas le soutien des gens, donc c'était un problème pour lui quand les partisans attaquaient quelque part et faisaient des prisonniers parmi les soldats. Prisonniers n'est pas le bon terme. Ils les emmenaient pendant quelques jours, ils les nourrissaient, ils les soignaient s'ils étaient blessés, ils leurs parlaient avec beaucoup de respect, discutaient de la situation du gouvernement, de celle des gens puis ils les libéraient.

C'était très intéressant pour moi de voir les partisans, de voir les gens. On était dans les villages, dans les maisons des gens. Tous les jours, on changeait de village. On était prêt de *divan*, une petite ville au sud du Kurdistan, où j'ai reçu deux ou trois jours de formation. Ils nous ont montré comment tirer, avec trois différents types d'armes. J'ai tiré quelques balles.

Qu'est-ce que c'était comme armes ?

Kalachnikov, GSA, Uzi. Les GSA venaient des USA, Les kalachnikovs venaient de Russie, d'Irak, de Syrie, je pense.

Donc, après quelques jours, les partisans préparaient l'attaque des bases gouvernementale dans un village. Le gouvernement avait six ou huit bases dans le village. J'ai insisté pour participer. Au début ils ont dit non, puis ils ont accepté que je fasse partie de l'équipe médicale, pour aider les blessés si on en avait. J'ai vite compris que c'était un mauvais plan, une mauvaise politique. On a perdu sept partisans dans l'attaque, l'information était insuffisante, on pensait qu'ils n'avaient que quatre ou cinq bases, alors qu'il y en avait six ou huit, on ne savait pas exactement où chacune se trouvait. Ca a été une défaite pour nous. Beaucoup d'hommes du gouvernement avaient été tués, mais on en peut pas comparer avec les partisans.

Quelquefois, même si tu tue deux cents, trois cents, quatre cents soldats gouvernementaux, mais que tu perds deux ou trois partisans, c'est une défaite pour toi. Ca dépend des gens, de la guerre, de ses objectifs. Ca nous a affecté négativement, de perdre des partisans. C'est comme ça que j'ai compris que, non seulement le plan et les informations étaient mauvaises, mais l'objectif était erroné.

C'était une stratégie que Komala avait à ce moment là. Un membre du comité central de Komala était venu dans le sud du Kurdistan. On s'est rencontré dans une mosquée, à deux heures du village qu'on devait attaquer, et il a expliqué le but de l'attaque. Il a dit : « ce village est très important pour Komala, il y a un magasin d'alimentation, et une route très importante stratégiquement, qu'il faut libérer, et tout ça », donc, quand on a été battus, les partisans parlaient de cette attaque tellement importante, et voyaient ça comme une défaite politique. Ca leur faisait perdre espoir. C'était très important pour eux, une guerre entre la vie et la mort.

Comment tu expliques que ça aie été aussi mal préparé ?

Je connaissais pas tous les détails, parce que j'étais nouveau. Je ne savais même pas comment ils s'organisaient. Je savais que le commandant était en dehors du village. Il voulait relier trois unités de partisans de différentes zones. Je crois qu'il manquait de capacités pour mener une attaque. La plupart des commandants de Komala étaient des gens pratiques, ils savaient commander dans la bataille, mais pas s'ils étaient en dehors. De plus petits groupes, peut-être. Donc, il était trop faible pour ça. Certains partisans ont laissé leurs armes et sont partis en Irak, par exemple, ou sont retournés en Iran, peut-être. Ça nous a affectés. Ce n'était pas une attaque si importante. Tous les jours, Komala menait plusieurs attaques, donc ce n'était pas trop dangereux pour Komala, que nous soyons affectés.

Quel genre de personnes sont partis ? des jeunes gauchistes venus des villes, ou des kurdes ? Qui était le plus affecté par ce genre de problèmes ?

99% des partisans venaient du Kurdistan. Il n'y avait que quelques personnes qui venaient d'ailleurs. Par exemple, on était deux sur 200 partisans dans cette région. Ils venaient des villages ou des villes, la plupart d'entre eux venaient des villes du Kurdistan. Si le comité central de Komala avait expliqué l'attaque sans y mettre autant d'importance, ça ne nous aurait pas affecté de la même manière.

Pour moi, c'était la première expérience. Je me souviens que j'ai pu aider à ramener l'un des partisans tués. C'était un type très sympa, je ne suis plus sûr de son nom. Il y en avait six ou sept. C'était important pour nous de ne pas laisser le gouvernement les prendre.

Après quelques jours, je suis allé dans une autre région, celle de Marivan. Là-bas, j'ai rencontré plein de partisans, des membres du comité. Chaque région avait un comité. Comité de Divandar, comité de Sanandaj, comité de Marivan, pour tout diriger : la lutte armée, l'approvisionnement des partisans, la propagande et l'organisation du peuple, tout.

Il y avait des comités pour d'autres tâches ?

Un comité pour chaque ville et sa région. On vivait en dehors des villes. Par exemple, pour Marivan et les villages alentour, c'était le comité de Marivan. On devait entre dix et quatorze comités, à ce moment là. Chaque comité avait entre 100 et 300 partisans, sauf dans le nord où nous étions plus faibles, soixante. Ils dirigeaient tout.

Donc, j'ai parlé à quelques uns d'entre eux des combats qui avaient eu lieu dans la région, des relations qu'on avait avec les gens, avec les paysans, avec les ouvriers, les pauvres, qui formaient la base de Komala. J'ai vu comment les gens aidaient Komala. On ne pouvait pas voir de différences entre eux et les partisans. Dans certains coins, les partisans installaient des bains et des douches pour les gens qu'ils n'en avaient pas. Les médecins de Komala aidaient les gens, il y avait des dentistes, parce que les gens n'avaient pas de docteurs, pas de médicaments.

Dans certains villages, ils éduquaient les enfants, s'ils avaient une base pour plusieurs mois. Mais après quelques années, on ne pouvait plus rester pour un temps long dans les villages, donc on ne faisait plus rien, juste se nourrir, se reposer une journée et aller vers un autre village. Mais en 1982, on avait des bases pour plusieurs mois, des années dans certains villages, donc on avait des relations plus proches des gens.

Au bout de quelques années, Mansoor Hekmat nous a demandé : qu'est-ce que vous faites pour les gens ? Quand vous quittez le village, les gens doivent se dire qu'ils ont perdu beaucoup. Qu'est-ce qu'ils perdent quand vous quittez un village ? C'était une très bonne question, parce qu'on s'est

aperçus qu'on avait pas fait assez. Les gens nous aimaient, mais... Politiquement, on pouvait organiser les gens pour plein de choses, mais on manquait d'expérience pour ça.

Qu'est-ce que vous faisiez, dans les villages, à propos des rapports de classe, des propriétaires terriens ?

Bonne question. Par exemple, dans le sud du Kurdistan, particulièrement à Marivan, le mouvement paysan était très fort contre les propriétaires terriens et Komala les soutenait, les organisait, et beaucoup de gens sont devenus des partisans après ça, parce que c'était un mouvement social. Ce n'était pas aussi fort partout, bien sûr. Tout le monde, partout, savait que Komala soutenait les pauvres, les paysans, contre les propriétaires.

Est-ce que certains propriétaires ont été tués ou expulsés ?

Ils n'ont pas été tués. Juste, s'ils soutenaient le gouvernement, ou lui fournissaient des informations, d'accord, c'était différent. On soutenait les gens qui s'emparaient des terres. Mais on ne peut pas parler de socialisme ou quelque chose comme ça. C'était des villageois pauvres, on ne les a pas organisés pour ça, il y avait des paysans pauvres qui avaient leur terre, quelques moutons ou des chevaux, par exemple. Pas beaucoup, bien sûr.

Donc, j'ai bougé, bougé, pendant environ six à huit semaines, jusqu'à un grand village qui s'appelait Salamat. Là, j'ai rencontré le docteur Jaffar Chafiq, qui a été tué ensuite dans un accident de voiture, et puis Hamid Taqvae et d'autres personnes, puisque j'étais militant de l'Union des combattants communistes. C'était quelques semaines après le premier congrès de l'UCC, où ils avaient discuté à propos des méthodes d'activité. C'était une discussion très importante. Tout le monde parlait de ça, quelquefois deux cents, trois-cent personnes se rassemblaient à la mosquée pour discuter à propos des méthodes.

Vous utilisiez les mosquées comme lieux de discussion ?

Oui, parce que les mosquées étaient la plus grande et la meilleure construction dans chaque village. On pouvait faire rentrer vingt, cinquante, cent personnes dedans. On pouvait y dormir.

Donc, c'était en hiver, ou plutôt à la fin de l'automne. Le comité central de Komala était là. Mais comme les forces du gouvernement étaient proche, on a bougé vers un autre lieu, au nord du Kurdistan, dans la région de Mahabad et de Bokan, plus près de Bokan, à Haneva [?]. Là, j'ai rencontré Mansoor Hekmat et quelques autres personnes. J'ai commencé à organiser une bibliothèque, pour prêter des livres aux partisans. Avec un partisan kurde, on a organisé une cellule ouvrière dans un village. Puis au bout de cinq ou six semaines, j'ai été envoyé dans la région de Mahabad, donc je suis parti là-bas. C'était une région où les gens avaient de bonnes relations avec les autres villes, où ils parlaient mieux persan, c'était plus développé que dans les villages, alors ils ont pensé que c'était un meilleur endroit pour moi pour organiser des gens.

La ville était-elle sous le contrôle du gouvernement ou celui de Komala, à ce moment là ?

Au nord du Kurdistan, c'était surtout les démocrates [Parti démocratique du Kurdistan Iranien, PDKI]. Dans certains villages, on avait des bases, dans d'autres c'étaient eux qui étaient les plus influents, mais globalement, au nord, ils étaient plus influents que Komala. C'était la région de Shardaviran [?]; c'est le nom d'une cité en ruines, mais ça désignait une quarantaine de gros

villages. Tous les jours, on allait à deux ou trois parler aux gens dans les villages. Ca n'a duré que cinq semaines avant que le gouvernement n'attaque. On a du partir, à une dizaine de kilomètres de là.

Dans chaque zone, par exemple à Mahabad, on avait une organisation qui groupait 10, 20 villages. Il y avait un comité central pour l'ensemble, mais il n'y avait pas de comités partout.

Quand tu parles de comité, c'est combien de personnes ?

Quatre ou cinq. Les comités de ville étaient élus. Les autres, non. par exemple, celui dont je parle comptait, selon les moments, entre deux et cinq personnes. J'étais responsable de ce comité. Après quelques semaines, ils ont commencé à me faire confiance ; je crois qu'ils ont vu que je pouvais faire de la propagande, entretenir de bonnes relations avec les gens... en tout cas, après quelques semaines, j'ai été invité au quatrième congrès de Komala. Pas comme délégué, mais ils m'ont invités, moi et d'autres personnes. Je me souviens que j'ai fait un discours, cinq minutes, au congrès sur la propagande communiste. Ensuite, j'ai participé à une commission pour la résolution politique, avec le Dr Jaffar Chafiq, un membre du comité central de Komala et un autre. Le congrès était très long, une semaine, matin, après-midi et soir, parce qu'on pouvait discuter deux jours d'un truc. A ce moment, toutes les rencontres étaient très longues. C'était une bonne expérience pour moi. J'ai rencontré une fois encore Mansoor Hekmat, Hamid Taqvaee, Ibrahim Alizadeh, Abdulah Mohtadi, de nombreux dirigeants de Komala et du Parti communiste d'Iran. C'était durant le printemps ou l'été 1984, le Parti communiste d'Iran avait été formé en 1983.

Ensuite, avec d'autres délégués ou invités, on est retournés dans la région de Mahabad, et j'ai été choisi comme vice-président au comité là-bas. Après quelques mois, la guerre entre Komala et le PDKI a commencé. Comme j'étais dans le comité de Mahabad, je me souviens qu'on a fait un rapport de trois jours aux membres de Mahabad. C'est là que les membres m'ont choisi comme vice-président, par ce que, je crois, notre rapport était bien, clair et détaillé. C'était un bon meeting pour la formation des membres. je savais qu'on allait avoir une attaque généralisée des démocrates. Le PDKI a attaqué Komala en différents endroits parce qu'ils ne toléraient pas la propagande de Komala contre eux, contre le capitalisme, contre le féodalisme, ou plutôt, contre les propriétaires terriens, contre l'exploitation des travailleurs, contre la religion, pour les idées socialistes. Komala grandissait rapidement. Ils ne pouvaient pas le tolérer. Alors, ils ont tendu des embuscades aux partisans de Komala et en ont tués. Il y a eu une embuscade particulièrement dure contre de nouveaux partisans, ils ont tués 15 ou 20 d'entre eux, des garçons et des filles. Komala leur a lancé un avertissement, à dénoncé les coupables et leur responsabilité dans la guerre.

A ce moment là, Komala avait une radio, et le PDKI aussi. Tout le monde, au Kurdistan, dans les villes et les villages, écoutait ces radios-là. Des centaines de milliers. La population du Kurdistan, à ce moment là, c'était 4 ou 5 millions de personnes, peut-être plus. Tout le monde, sans exception, connaissait Komala et le PDKI. Je ne veux pas dire que tout le monde les soutenaient, mais le Kurdistan était très organisé politiquement. Les partis avaient une place particulière chez les gens. Tu ne peux pas comparer ça avec une autre partie de l'Iran. La tradition d'être membre d'une organisation politique est très, très forte au Kurdistan, c'est son histoire. Et la lutte armée, bien sûr.

On menait une très bonne propagande. On mettait en avant trois revendications : liberté de parole pour les gens – ils [le PDKI] ne l'acceptaient pas ; liberté d'activité pour Komala ; responsabilité et procès des démocrates pour avoir tué nos partisans. Parfois, ils arrêtaient des sympathisants de Komala, des villageois, leurs disaient de ne pas faire de propagande pour Komala.

Vous faisiez la même chose pour eux ?

Non, bien sûr. On pensait que tout le monde est libre. On discutait, et on gagnait dans les discussions. On pouvait parler aux gens. Donc, on a mis en avant ces trois revendications. Les démocrates ne pouvaient pas dire qu'ils étaient contre, mais ils ne pouvaient les accepter. Donc, durant l'hiver 1984, nous avons attaqué, dans le sud du Kurdistan. Nombre d'entre eux ont été tués. On a perdu quelques partisans aussi. C'était l'un des centres de la zone du PDKI. On a attaqué leur base et ensuite, ça a été la guerre partout. Donc, on était sur deux fronts différents : les forces du gouvernement et le PDKI. C'était une situation très difficile, des temps durs pour les partisans. Beaucoup ne pouvaient pas comprendre comment on pouvait attaquer d'autres partisans, pourquoi est-ce qu'on se battait les uns contre les autres. Le courant nationaliste était encore fort au sein de Komala, à cause du manque d'éducation. C'était très dangereux, on pouvait en perdre un grand nombre, les deux camps adverses pouvaient en tuer, c'était dur de se battre contre le gouvernement quand on était en guerre contre le PDKI, et les gens n'acceptaient pas ça. Partout, ils critiquaient. Une bonne chose, c'est qu'on a appelé les gens dans les mosquées ou ailleurs dans les villages, on leur a parlé, et on leur a dit : le PDKI est responsable de cette guerre, on a trois revendications. Et tout le monde nous a dit : vous avez raison. Même dans certains villages où le PDKI avait plus d'influence. Parce que les revendications, c'était quelque chose que personne ne pouvait être contre. On a mené une très bonne propagande, au nord du Kurdistan, meilleure que dans la zone de Komala. Dans tous les villages où on a été, les gens signaient la résolution pour ces revendications et demandaient au PDKI de stopper la guerre.

Entretien réalisé par Nicolas Dessaux.



